

LUCINDA RILEY
HARRY WHITTAKER

LES SEPT SŒURS



ATLAS

L'HISTOIRE DE
PA SALT

LA SAGA
PHÉNOMÈNE
50 millions
d'exemplaires
vendus



CHARLESTON



ATLAS L'HISTOIRE DE PA SALT

Comme l'a souhaité leur père, l'énigmatique milliardaire Pa Salt, les sept sœurs d'Aplièse sont réunies à bord du *Titan* sur la mer Égée pour lui rendre un dernier hommage. Si chacune a découvert sa propre histoire, la véritable identité de leur père bien-aimé leur demeure inconnue. D'où vient cet homme qui les a élevées et quels secrets cachait-il ? Les réponses se trouvent peut-être dans le journal qu'il a laissé en héritage...

Tout commence en 1928 à Paris, lorsqu'un jeune garçon est découvert, presque mort, au détour d'une ruelle. Bien qu'il refuse de prononcer le moindre mot et de révéler son nom, son don exceptionnel pour la musique lui permet de nouer des liens profonds avec les membres de la famille Landowski qui l'a recueilli. Après d'eux, il redécouvre l'amour et soigne peu à peu les blessures de son passé.

Mais dans une Europe aux prises avec les heures les plus sombres de son histoire, il sait que le jour viendra où il devra fuir à nouveau...

À travers les océans et les continents, *Atlas, l'histoire de Pa Salt* est l'inoubliable conclusion, faite d'amours et de drames, de la saga phénomène dont elle révèle le plus grand secret !

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld.

ISBN : 978-2-36812-809-1



9 782368 128091

23,90 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Rayon : Littérature étrangère

Photographie : © iStock



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

ATLAS

L'HISTOIRE DE PA SALT

Titre original : *Atlas, the Story of Pa Salt*
Copyright © Lucinda Riley Limited, 2023
Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-809-1
Maquette : Patrick Leleux PAO
Illustrations : © Hemesh Alles

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucinda Riley et Harry Whittaker

ATLAS
L'HISTOIRE DE PA SALT

ROMAN

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld



De la même autrice aux éditions Charleston

La Jeune Fille sur la falaise, 2015

La Belle Italienne, 2016

L'Ange de Marchmont Hall, 2017

La Lettre d'amour interdite, 2018

Le Secret d'Helena, 2019

La Chambre aux papillons, 2020

La Maison de l'orchidée, 2021

Le Domaine de l'héritière, 2022

Les Mystères de Fleet House, 2022

De la même série :

Les Sept Sœurs – Maia, 2015

La Sœur de la tempête – Ally, 2016

La Sœur de l'ombre – Star, 2017

La Sœur à la perle – Célaéno, 2018

La Sœur de la Lune – Tiggy, 2019

La Sœur du Soleil – Électra, 2020

La Sœur disparue, 2021

Lucinda dédie ce roman à ses lectrices et lecteurs à travers le monde.

Je le dédie à ma mère, Lucinda, qui m'a inspiré en tous points.

H. W.

Avant-propos

Chères lectrices, chers lecteurs,

Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Harry et je suis le fils aîné de Lucinda Riley. Peut-être avez-vous été étonnés de voir deux noms sur la couverture de ce roman tant attendu.

Juste avant la parution de *La Sœur disparue* en 2021, Lucinda a annoncé qu'il y aurait un huitième tome surprise pour clore la saga des *Sept Sœurs*, qui raconterait l'histoire de l'énigmatique Pa Salt. Dans la *Note de l'autrice*, à la fin du septième volume, elle écrit : « Cela fait huit ans que je l'ai en tête et j'ai hâte de le coucher enfin sur le papier. »

Malheureusement, Maman s'est éteinte en juin 2021 à l'issue d'un cancer de l'œsophage qui lui avait été diagnostiqué en 2017. Peut-être imaginez-vous qu'elle n'a jamais eu la possibilité d'écrire quoi que ce soit. Mais les voies du destin sont impénétrables. En 2016, Maman a été invitée à Hollywood par une société de production qui envisageait d'acquérir les droits d'adaptation cinématographique des *Sept Sœurs*. Aussi l'équipe voulait-elle à tout prix savoir comment finirait la saga – quatre livres en avance.

Ce processus a forcé Maman à rassembler ses diverses réflexions en un document. Elle a écrit trente pages de script pour des producteurs potentiels, un dialogue qui s'insère à l'apogée de la série. Je suis certain que vous me croirez sur parole si je vous dis que, comme on pouvait s'y attendre, ces pages étaient remarquables ; emplies de drame, de suspense... et couronnées d'une immense surprise.

Par ailleurs, les fans de la saga savent que Pa Salt fait une brève apparition dans chacun des volumes. Maman tenait un calendrier des déplacements du personnage au fil des décennies, formant un guide complet à l'intention des observateurs. Ainsi, Lucinda a « couché sur le papier » plus que ce qu'elle a jamais reconnu.

En 2018, Maman et moi avons créé la série pour enfants *Guardian Angels (Les Anges gardiens)* et avons coécrit quatre livres. Pendant cette période, elle m'a demandé de terminer la série des *Sept Sœurs* si le pire venait à se produire. Je ne révélerai jamais nos conversations, mais je souhaite insister sur le fait que je représentais une sécurité en cas de tragédie. Et la tragédie a eu lieu. Je ne crois pas que Maman ait jamais vraiment envisagé qu'elle mourrait, et moi non plus. Plusieurs fois, elle a étrangement défié les lois de la science et de la nature, et s'est rétablie alors qu'elle était bien mal en point. Après tout, Maman a toujours été un peu magicienne.

Après sa mort, il allait de soi que je tiendrais parole. Beaucoup m'ont interrogé au sujet de la pression d'une telle mission. En fin de compte, *Atlas* promet de révéler des secrets qui tiennent les lecteurs en haleine depuis une décennie. Cependant, j'ai toujours considéré ce processus comme un hommage. J'ai accompli cette tâche pour ma meilleure amie et mon héroïne. En voyant les choses sous cet angle, je n'ai ressenti aucune pression ; c'est l'amour qui a guidé mon travail. Je suppose que certains voudront absolument savoir quels éléments de l'intrigue viennent de Maman et lesquels j'ai ajoutés, mais je ne crois pas que cela importe. En d'autres termes, l'histoire est ce qu'elle est. Et je sais que vous serez satisfaits en refermant ce livre. Maman y a veillé.

LUCINDA RILEY ET HARRY WHITTAKER

La plus grande réussite de Lucinda tient sans doute au fait que personne n'a correctement identifié la force motrice secrète qui sous-tend la saga – les théories se comptent pourtant par milliers. *Atlas* récompensera celles et ceux qui aiment les romans depuis le début, mais il y a également une nouvelle histoire (bien qu'elle ait toujours été là, cachée discrètement au milieu des quatre mille cinq cents premières pages...). Peut-être n'ai-je fait qu'ôter l'écran de fumée...

Travailler sur *Atlas*, *l'histoire de Pa Salt* a été le défi et le privilège de toute une vie. Il s'agit du cadeau d'adieu de Lucinda Riley, et je suis si impatient de vous le livrer.

Harry Whittaker, 2022

*« Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio,
que n'en rêve votre philosophie. »*

William Shakespeare

PERSONNAGES

ATLANTIS

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*

Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*

Claudia – *domestique à Atlantis*

Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*

Christian – *skipper*

LES SŒURS D'APLIÈSE

Maia

Ally (Alcyone)

Star (Astérope)

CeCe (Célaéno)

Tiggy (Taygète)

Électra

Merry (Mérope)

Prologue

Tobolsk, Sibérie, 1925

A lors qu'une bourrasque de neige s'élevait devant eux sous l'effet du vent glacial, les deux jeunes garçons resserrèrent leur manteau de fourrure usé autour de leur visage.

— Allez ! s'exclama le plus âgé. Ça suffit. Rentrons à la maison.

Bien qu'il ait à peine onze ans, il parlait déjà d'une voix rauque et bourrue. Le plus jeune, sept ans seulement, souleva le tas de bois qu'ils avaient ramassé et courut derrière le premier qui s'éloignait déjà à grands pas.

À mi-chemin, les enfants entendirent un faible piaulement en provenance des arbres. L'aîné s'immobilisa.

— Entends-tu ce bruit ?

— Oui, répondit le cadet. Pouvons-nous rentrer à la maison, s'il te plaît ? Je suis fatigué.

Le poids du fagot lui faisait mal aux bras et il était transi de froid.

— Cesse de pleurnicher, répondit le plus grand d'un ton sec. Je vais mener l'enquête.

Il se dirigea vers un bouleau et s'agenouilla. À contrecœur, son compagnon le suivit.

Devant eux, gisant sur la terre dure, un bébé moineau pas plus gros qu'un rouble se tortillait désespérément.

— Il est tombé du nid, soupira l'aîné. Ou plutôt, je me demande si... écoute.

Les deux garçons attendirent en silence dans la neige et finirent par entendre un cri aigu au-dessus de leur tête.

— Ah ah ! C'est un coucou.

— Comme dans les horloges ?

— Oui. Mais ce ne sont pas des créatures sympathiques. Le coucou pond ses œufs dans le nid d'autres oiseaux. Puis, quand l'oisillon sort de sa coquille, il pousse les autres par-dessus bord. Voilà ce qui s'est passé ici, expliqua-t-il en reniflant.

— Oh non, s'attrista le plus jeune en se penchant pour caresser doucement la tête de l'oiseau de son petit doigt. Ça va aller, l'ami, nous sommes là, maintenant. Peut-être pouvons-nous le remettre chez lui en escaladant l'arbre, ajouta-t-il à l'intention de son compagnon en tentant de repérer le nid. Ce doit être drôlement haut.

Soudain, un craquement terrible s'éleva du sol de la forêt. Il baissa les yeux et découvrit que son aîné avait écrasé l'oisillon sous sa botte.

— Qu'as-tu fait ? s'écria le petit garçon avec horreur.

— La mère ne l'aurait pas accepté. Mieux vaut le tuer tout de suite.

— Mais... tu n'en sais rien. Nous aurions pu essayer, répondit-il en sentant des larmes lui piquer les yeux.

L'aîné leva une main pour écarter les protestations.

— Cela ne sert à rien d'essayer quand quelque chose est voué à l'échec. C'est une perte de temps pure et simple. Allez, rentrons.

Il se remit en route vers le pied de la colline. Le petit garçon se pencha pour regarder l'oisillon sans vie.

— Je suis désolé pour mon frère, dit-il en sanglotant. Il souffre. Il ne voulait pas faire une chose pareille.

JOURNAL d'ATLAS

1928-1929



1

Boulogne-Billancourt, France

Le journal est un cadeau de la part de M. et Mme Paul Landowski. Ils disent que comme je ne parle pas, mais qu'ils savent que je sais écrire, ce serait une bonne idée que j'essaie de noter mes pensées. Au départ, ils croyaient que j'étais tout simplement idiot, que j'avais perdu l'esprit, ce qui est le cas à bien des égards. Ou plus précisément, je l'ai peut-être juste épuisé, m'étant entièrement reposé dessus pendant si longtemps. Mon esprit est très fatigué, et moi aussi.

S'ils savent que je suis encore doté d'un minimum de raison, c'est parce qu'ils m'ont demandé d'écrire. Pour commencer, ils ont essayé de me faire écrire mon nom, mon âge et l'endroit d'où je venais, mais je sais depuis longtemps que coucher ce genre d'informations sur le papier peut vous attirer des ennuis, or je ne veux plus jamais avoir d'ennuis. Alors, je me suis assis à la table de la cuisine et j'ai écrit un poème que m'avait enseigné Papa. Bien sûr, il s'agissait d'un poème qui ne révélait en rien l'endroit d'où je venais avant d'atterrir sous une haie de leur jardin. Il ne figurait pas non plus parmi mes préférés, mais j'avais le sentiment que les mots correspondaient à mon humeur et suffisaient pour montrer à ce couple bienveillant

– que le destin avait placé sur ma route quand la mort frappait à ma porte – que j'étais capable de communiquer. J'ai donc écrit :

*La lune s'est couchée,
Les Pléiades aussi.
Il est minuit,
L'heure est passée,
Je suis seule étendue ici.*

Je l'ai écrit en français, en anglais et en allemand, aucune de ces langues n'étant celle que j'utilisais couramment depuis que j'étais en âge de parler (car je sais parler, évidemment, mais à l'instar des mots sur le papier, toute parole prononcée – surtout dans la précipitation – peut être utilisée contre vous). J'admets avoir ressenti une certaine satisfaction en voyant l'expression surprise de Mme Landowski pendant qu'elle lisait ce que j'avais écrit, même si cela ne l'aidait pas à découvrir qui j'étais, ni d'où je venais. Elsa, la bonne, a violemment posé un bol de nourriture devant moi, et son regard semblait suggérer qu'il faudrait m'y renvoyer dans les plus brefs délais.

Il n'est pas difficile de garder le silence. Cela fait plus d'un an que j'ai quitté la maison que j'avais toujours connue. Depuis, je n'ai utilisé ma voix qu'en cas d'absolue nécessité.

De la mansarde où j'écris ce journal, je peux regarder par la minuscule fenêtre. Plus tôt, j'ai observé les enfants Landowski remonter l'allée. Ils revenaient de l'école et étaient très élégants dans leur uniforme – Françoise avec des gants blancs et un chapeau de paille qu'ils appellent canotier et ses frères en chemise blanche et blazer. J'ai beau souvent entendre M. Landowski se plaindre de son manque d'argent, la grande demeure, son agréable jardin et les belles robes que portent les dames de la maison m'amènent plutôt à croire qu'il doit être très riche.

J'ai également mâchouillé mon crayon, une habitude que Papa avait tenté de me faire perdre en en enduisant le bout de toutes sortes de saveurs répugnantes. Un jour, il m'avait dit que ce qu'il y avait mis avait plutôt bon goût mais que c'était du poison, et

que je mourrais si je l'approchais de ma bouche. Quand bien même, j'étais si profondément plongé dans la traduction qu'il m'avait donnée à déchiffrer que le crayon s'était retrouvé entre mes lèvres. Il avait hurlé en me voyant, m'avait emmené dehors par la peau du cou et m'avait rempli la bouche de neige, que j'avais ensuite dû cracher. Je n'étais pas mort, mais je me suis souvent demandé depuis s'il s'était agi d'une ruse cruelle pour provoquer un électrochoc et me faire arrêter, ou si la neige et le crachat qui avait suivi m'avaient sauvé.

Même si je fais de mon mieux pour me souvenir de lui, cela fait tant d'années que je ne l'ai pas vu qu'il s'estompe de mon esprit...

Peut-être cela est-il préférable. Oui, préférable à tous les égards que j'oublie ce qui s'est produit auparavant. Ainsi, si l'on devait me torturer, je n'aurais rien à révéler. Et si M. ou Mme Landowski pense que j'écrirai quoi que ce soit dans le journal qu'ils ont eu la gentillesse de m'offrir, en faisant confiance au petit cadenas et à la clé que je peux garder dans ma bourse en cuir, ils se fourvoient.

— Un journal est un endroit où tu peux noter tout ce que tu penses, tout ce que tu ressens, m'a expliqué Mme Landowski avec douceur. C'est aussi un endroit intime, auquel toi seul a accès. Je te promets que nous ne le lisons jamais.

J'ai hoché la tête avec conviction et lui ai souri pour qu'elle lise la reconnaissance dans mes yeux, avant de regagner ma mansarde en courant. Je ne la crois pas. Je sais d'expérience que les cadenas, tout comme les promesses, peuvent facilement voler en éclats.

Je promets sur la vie de ta mère chérie que je reviendrai te chercher... Prie pour moi, attends-moi...

Je secoue la tête, essayant d'éloigner les derniers mots que Papa m'a adressés. Pourtant, bizarrement, alors que d'autres souvenirs que j'aimerais me rappeler s'échappent de mon esprit comme les aigrettes d'un pissenlit au moment où je tente de les saisir, cette phrase est immuable, quoi que je fasse.

Toutefois, le journal est relié avec du cuir et les feuilles sont d'un papier d'une grande finesse. Il a dû coûter aux Landowski

au moins un franc (c'est ainsi qu'ils appellent leur argent ici), et c'était, je crois, un geste visant à m'aider, ce serait donc dommage de ne pas m'en servir. En outre, bien que j'aie appris à ne pas parler, je me suis souvent demandé lors de mon long voyage si je ne risquais pas d'oublier comment écrire. N'ayant ni papier ni crayon avec moi, une des méthodes que j'avais trouvées pour endurer ces nuits d'hiver glaciales était de réciter des poèmes dans ma tête, avant d'en écrire les lettres dans mon imagination.

J'aimais beaucoup ce concept d'imagination, dont me parlait mon père et, quand je ne récitais pas de poème, je disparaissais souvent dans cet endroit caverneux qui, selon Papa, ne connaissait pas de frontières. Un endroit aussi vaste que vous le souhaitiez. Les hommes à l'esprit étroit avaient, par définition, une imagination limitée, avait-il ajouté.

Même si les bons Landowski étaient de fait mes sauveurs et qu'ils s'occupaient de mon moi extérieur, j'avais encore besoin de disparaître à l'intérieur de moi-même, de fermer les yeux et de penser à des choses que je ne pourrais jamais écrire, car je ne pourrais jamais plus faire confiance à quiconque.

Par conséquent, pensais-je, ce que découvrirait les Landowski si l'un d'eux venait à lire ceci – et une partie de moi était convaincue qu'ils essaieraient, ne serait-ce que par curiosité – serait un journal qui commence le jour où j'avais déjà fait mes dernières prières.

En fait, peut-être ne les avais-je jamais prononcées ; la fièvre, la faim et l'épuisement me faisaient tellement délirer que j'avais peut-être rêvé – mais en tout cas, c'était le jour où j'avais posé les yeux sur le plus beau visage féminin que j'aie jamais vu.

Tandis que je rédigeais un paragraphe succinct et factuel sur la façon dont cette femme ravissante m'avait recueilli, m'avait murmuré des mots tendres et m'avait permis de dormir à l'intérieur pour la première fois depuis je ne sais combien de temps, je songeais à son expression affligée la dernière fois que je l'avais vue. Depuis, j'avais appris qu'elle s'appelait Izabela – Bel pour faire court. Elle et l'assistant de Landowski, M. Brouilly (qui m'avait demandé de l'appeler Laurent, mais

de toute façon, dans mon état de mutisme, je ne l'appelais pas du tout), s'étaient épris l'un de l'autre. Et ce soir-là, lorsqu'elle semblait si triste, elle était venue dire au revoir. Non seulement à moi, mais à lui aussi.

Malgré mon jeune âge, il se trouve que j'avais beaucoup lu au sujet de l'amour. Après le départ de Papa, j'avais écumé sa bibliothèque et avais appris des choses extraordinaires à propos des comportements des adultes. Au départ, j'avais supposé que l'acte physique décrit devait être une sorte de ressort comique, mais je l'avais ensuite retrouvé chez des auteurs qui n'étaient assurément pas des humoristes, j'en avais donc conclu que cela devait être la réalité. Voilà bien quelque chose qui n'avait pas sa place dans mon journal !

Un léger gloussement s'est échappé de mes lèvres et j'ai couvert ma bouche à la hâte. C'était si étrange, car le rire était la manifestation d'un certain degré de bonheur. La réaction physique du corps.

— Mon Dieu ! ai-je murmuré.

C'était bizarre d'entendre ma propre voix, qui me semblait plus grave que la dernière fois que j'avais prononcé un mot. Personne ne m'entendrait au grenier ; les deux bonnes étaient en bas en train d'astiquer, de cirer les meubles et de s'occuper de la quantité astronomique de linge étendu sur les cordes à l'arrière de la maison. Toutefois, même si elles ne pouvaient m'entendre, je ne devais pas prendre l'habitude de glousser car, si j'étais capable de rire, cela signifiait que j'avais une voix et que j'étais tout à fait en mesure de parler. J'ai alors essayé de penser à des choses qui me rendaient triste, ce qui était très étrange sachant que ce qui m'avait permis d'arriver en France – contre toute attente – était justement de disparaître dans mon imagination et d'invoquer des pensées joyeuses. J'ai songé aux bonnes, que j'entendais toujours bavarder à travers la mince cloison qui nous séparait la nuit. Elles se plaignaient de leur bas salaire, de leurs horaires trop longs, des bosses dans leur matelas, du froid qu'il faisait l'hiver dans leur mansarde. J'avais envie de tambouriner sur la cloison et de crier qu'elles devraient s'estimer heureuses qu'il y ait un mur entre elles

et moi, que tous les membres du foyer ne dorment pas dans une même pièce, et d'avoir un salaire, même s'il n'était pas extraordinaire. Et pour ce qui était du froid en hiver... eh bien, j'avais étudié le climat français et même si Paris, qui était tout près d'ici, comme je l'avais découvert, se trouvait au nord, l'idée que deux ou trois degrés au-dessous de zéro puisse poser problème me donnait envie d'éclater de rire une nouvelle fois.

J'ai terminé le premier paragraphe de mon tout nouveau journal « officiel » et l'ai relu, m'imaginant à la place de M. Landowski, avec sa drôle de petite barbe et sa grosse moustache touffue.

J'habite à Boulogne-Billancourt. J'ai été recueilli par la gentille famille Landowski. Ils s'appellent M. et Mme Paul et Amélie Landowski, et leurs enfants sont Nadine (20 ans), Jean-Max (17 ans), Marcel (13 ans) et Françoise (11 ans). Ils sont tous très bons pour moi. Ils me disent que j'ai été très malade et que je vais mettre un moment à reprendre des forces. Les bonnes s'appellent Elsa et Antoinette, et la cuisinière, Berthe. Elle me propose toujours plus de ses merveilleuses pâtisseries, pour m'engraisser, comme elle dit. La première fois, elle m'en a donné une assiette entière : j'ai tout dévoré et j'ai été pris de violents vomissements cinq minutes plus tard. Lorsque le docteur est venu me voir, il a dit à Berthe que mon estomac s'était rétracté à cause de la malnutrition et qu'elle devait me servir de plus petites portions, sans quoi je pourrais être de nouveau très malade et mourir. Je crois que cela a contrarié Berthe, mais j'espère que maintenant je mange de nouveau presque normalement. J'apprécie également sa cuisine. Il y a un membre du personnel dont je n'ai pas encore fait la connaissance, mais dont la famille parle beaucoup. Il s'agit de Mme Évelyne Gelsen, la gouvernante. Elle est actuellement en vacances, elle rend visite à son fils qui habite à Lyon.

Je m'inquiète de coûter cher à cette gentille famille, entre toute la nourriture que je mange désormais et le docteur qui vient me voir. Je sais combien les médecins peuvent coûter cher. Je n'ai ni argent ni métier et je ne vois pas comment je pourrais

LUCINDA RILEY ET HARRY WHITTAKER

les rembourser, ce à quoi ils s'attendent évidemment et ce qui serait juste. Je ne sais pas très bien combien de temps ils me permettront de rester ici, mais j'essaie de profiter de chaque journée dans leur belle maison. Je remercie le Seigneur pour leur bonté et prie pour eux tous les soirs.

Mes dents ont croqué l'extrémité de mon crayon tandis que j'opinai du chef avec satisfaction. J'avais essayé d'écrire simplement, comme un garçon de dix ans normal. Ce ne serait pas une bonne idée de laisser transparaître le type d'éducation que j'avais reçu. Après le départ de Papa, j'avais fait de mon mieux pour poursuivre mes leçons, comme il m'y avait vivement encouragé, mais mes apprentissages avaient fortement pâti de son absence.

J'ai sorti une belle feuille de papier blanc du tiroir du vieux bureau – avoir un tiroir et un espace d'écriture rien que pour moi était un luxe inouï – et me suis mis à écrire une lettre.

Atelier Landowski
Rue Moisson-Desroches
Boulogne-Billancourt

7 août 1928

Chers monsieur et madame Landowski,

J'aimerais vous remercier tous les deux pour votre cadeau. C'est le plus beau journal que j'aie jamais eu et j'y écrirai tous les jours, comme vous me l'avez demandé.

Merci aussi de m'accueillir chez vous.

Je m'apprêtais à ajouter une formule de politesse et mon nom, mais je me suis ravisé. J'ai plié la feuille en deux, puis en quatre, et j'ai écrit leur nom sur le dessus. Au matin, je la placerais sur le plateau d'argent du courrier.

Même si je n'avais pas atteint le but que je m'étais fixé pour mon voyage, j'étais assez près. Par rapport à la distance que j'avais déjà parcourue, c'était l'équivalent d'une promenade le long de la rue Moisson-Desroches. Mais je ne voulais pas encore partir. Comme le docteur l'avait dit à Berthe, je devais